

Louis-Bernard Robitaille, Nancy Huston

Julie Sergent

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2007). Compte rendu de [Louis-Bernard Robitaille, Nancy Huston].
Lettres québécoises, (125), 27–28.

☆☆☆☆ 1/2

Louis-Bernard Robitaille, *Long Beach*, Paris, Denoël, 2006, 352 p., 29,95 \$.

qu'il a une propension à dire des énormités (« un philosophe parisien alors à la mode, homosexuel je suppose car autrement comment aurait-il pu inventer de telles balivernes »), et qu'en plus on voit très mal l'utilité de se laisser aller à aimer un être aussi parfaitement nul en matière d'amour du prochain...

Personne n'aime personne, chacun s'occupe de satisfaire ses pulsions et ses instincts, un peu d'animalité par-ci, beaucoup de famille et de biologie sociale par-là, ses besoins de sécurité, de chaleur, de protection rapprochée, d'échanges de bons procédés, de promotion sociale.

Erreurs sur la personne

Une longue, filante et brillante métaphore sur l'identité comme leurre.



Une semaine, il écrit sur la rentrée d'un chanteur ou d'un humoriste québécois à Paris, la suivante, sur la course à la direction du parti socialiste français ou sur la dernière controverse entourant BHL. Correspondant de *La Presse* à Paris depuis de nombreuses années, Louis-Bernard Robitaille écrit sur un peu tout, très bien, que ce soit dans les pages d'un journal, dans ses essais consacrés, pour la majorité, à des réalités essentiellement françaises (dont son dernier : *Le Salon des immortels. Une académie très française*, Denoël, 2002) ou dans ses romans.

Six ans après *Le zoo de Berlin* (Boréal, 2000, prix France-Québec), l'écrivain québécois, parisien au quotidien, nous entraîne avec *Long Beach* dans un scénario qui semble descendre de prime abord d'un croisement entre les romans « universitaires » de David Lodge et la triste aventure de Pete Townshend (le guitariste du groupe *The Who*, arrêté — puis relâché — pour possession de matériel pornographique infantile).

Écrivain en résidence sur le campus de Giovanni Caboto University, en Nouvelle-Angleterre (la vraie chose, qui existe à Rome, a la particularité d'offrir aux étudiants un diplôme américain ou européen : détail qui n'est peut-être pas innocent étant donné le bagage identitaire du narrateur, on le verra plus loin), le « célèbre » Anthony Terreblanche est forcé de quitter son job peinarde et son chez-soi du Maine lorsque l'on découvre dans son ordinateur portable des photos de pornographie infantile. En attendant que la lumière soit faite sur l'affaire, Terreblanche s'exile à Long Beach, au nord de Boston, une « ancienne villégiature huppée de bord de mer » devenue un « obscur trou pourri » peuplé de Russes, de Polonais, d'Italiens et d'Irlandais et de leurs mafias respectives.

Long Beach est un lieu sans avenir où l'on n'attend rien de la vie sinon qu'elle se reproduise indéfiniment, sans aggravation notable [...]. Ici, l'humanité se satisfait d'être, avant de glisser tout doucement vers le néant. [...] À Long Beach, nous mourrons collectivement et rapidement, donc proprement.

On résiste en tant que lecteur (en tant que femme, on n'en parle même pas!) à aimer ce cinquantenaire blasé, imbu de lui-même et qui semble plus intéressé par la perspective de flamber ce qui lui reste de fric au casino que par celle de relever ses manches pour tenter à tout le moins de sauver son honneur. Sans compter

Et pourtant, c'est justement ce handicap, ou plus exactement la façon qu'a le narrateur de se prêter au jeu de l'authenticité, qui force l'intérêt.

Anthony Terreblanche se livre comme un criminel tentant de comprendre comment et pourquoi il en est arrivé « là ». Sauf que le crime dont il est accusé n'est pas celui dont il est coupable. Erreur sur la personne? Il y a de ça. *Long Beach* est une longue, filante et brillante métaphore, non pas tant sur l'imposture que sur l'identité comme leurre, à jamais insaisissable.

Ainsi, Anthony Terreblanche (Terreblanche comme un lieu sur lequel rien ne peut s'écrire? comme un *no man's land*?), se décrivant comme mi-Américain, mi-Français (et dès lors rejeté par les uns et par les autres), n'est pas le pédophile que l'on croit. Mais ce n'est pas davantage certain qu'il soit le grand romancier, ni l'adepte de bondage, ni le violeur que d'aucunes croient pouvoir identifier aussi simplement que l'on épingle au mur un papillon. Ni même l'homme dont on se demande s'il a ce qu'il faut pour tomber amoureux. *Long Beach* nous donne l'occasion, humour et sarcasme en prime, de le découvrir sous tous ces angles-là.

☆☆☆☆ 1/2

Nancy Huston, *Lignes de faille*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2006, 496 p., 32,95 \$.

Tout se joue avant six ans?

Si on accumule les six ans de l'enfant, ceux de son père, de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère, on pourrait découvrir un tout pas mal chargé... Nancy Huston l'a fait.

Tout se joue avant six ans? Soit. Si on n'avait que ses six premières années de vie à soi à compter, l'équation pourrait s'avérer simple. Ainsi du cas du petit Solomon, alias Sol, six ans, donc, bercé depuis sa naissance par une « mère femme au foyer » qui s'est assurée de lui apprendre « à lire et à parler en même temps » (« Mon vocabulaire est stupéfiant »), qui a vu à ce que le petit ne soit pas exposé à des choses qui ne sont pas de son âge (même Harry Potter est interdit d'entrée) et qui n'a jamais raté une occasion de renforcer l'estime de soi du petit en applaudissant son plus mince accomplissement (d'où un amour-propre pour le moins élevé : « Je suis un génie [...]. Mon esprit est gigantesque [...]. Je suis le roi, Soleil unique et Fils unique. ») Comptant par ailleurs sur un

père excellent pourvoyeur, qui ne dédaigne pas de pousser de bonnes blagues à l'occasion et qui lui susurre des chansons pour l'endormir, Sol semble l'avoir eu assez facile pendant ses six premières années de vie pour se garantir une suite des choses équilibrée. Sauf que...

Ce que ses parents, Tessa et Randall, ne savent pas, et que le lecteur stupéfait apprend de la bouche même de Sol dans une narration infantile rendue avec grand art par Nancy Huston (l'ombre d'Émile Ajar plane), c'est que le petit est parfaitement ancré dans le XXI^e siècle. Schwarzenegger? Il connaît. On ne peut pas vivre en Californie, en 2004, et ne pas savoir qui est le gouverneur de l'État, d'autant qu'on a vu, comme Sol, toute la série des *Terminator*. Abou Graïb? Pas de secret pour lui. D'ailleurs, il se tape une érection chaque fois qu'il en voit les images sur le Web. Pendant que ses parents croient que le petit ange joue au Solitaire (avec un paquet de cartes...), le garçon se branle en regardant sur Internet des « filles se faire violer dans le vagin ou l'anus, par des chevaux ou des chiens ou tout ce qu'on veut, clic clic clic clic avec le sperme de la bête sur leurs lèvres souriantes. » Cette singulière recherche du plaisir, si l'on peut dire, n'est pas gratuite. L'objectif du petit Sol?: « [...] si je veux être un purificateur comme Jésus ou Bush ou Schwarzenegger, je dois tout savoir au sujet du mal. » Eh bien, Hitler serait fier de l'entendre!

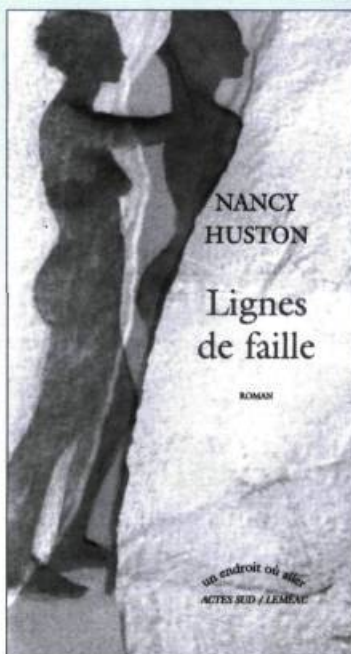
Lignes de faille, le plus récent roman de Nancy Huston pour lequel elle a reçu le prix Femina 2006, pourrait s'arrêter là, avec cette fascinante illustration de ce que peut faire l'accès désormais sans restriction aux actes de violence et aux abus de toutes sortes, combiné à la célébration de l'enfant-roi et à la propagande prévalant depuis le 11 septembre contre les ennemis des USA. Mais la romancière s'est donné la mission, aussi ambitieuse que réussie, de traquer la violence au delà des premières années de vie de ce petit-là en remontant à l'enfance du père, Randall, à celle de la grand-mère paternelle, Sadie, et jusqu'à celle de sa mère à elle, profondément marquée par la Seconde Guerre. Ainsi, le roman revisite les générations sans négliger l'Histoire: de Sol à son arrière-grand-mère Erra, de la guerre américaine en Irak jusqu'à l'Holocauste, suivons le fil.

Le père de Sol, Randall, a grandi à New York, entre un père dramaturge qui restait à la maison pour écrire des pièces qui n'avaient guère de succès, et sa mère, Sadie, qui parcourait le pays pour donner « des conférences sur le Mal ». Extrêmement différent de ce que sera son fils, Randall avait une piètre estime de lui-même et se désespérait des fréquentes absences de sa mère.

Une fois dans un rêve je suis allé près de m'man assise à son bureau et j'ai tiré sur sa manche pour attirer son attention mais elle n'a même pas tourné la tête vers moi, elle a juste dit d'une voix de pierre: « Non. Va-t'en, tu m'entends? Je ne t'ai pas désiré. Ne me dérange plus jamais. »



NANCY HUSTON



Comment ne pas entendre ici Nancy Huston elle-même pleurant la désertion de sa propre mère? C'est d'autant plus poignant dans la troisième partie, consacrée à la mère de Randall, Erra, vivant à Toronto, en 1962, entourée de ses seuls grands-parents. « Si j'étais vraiment une petite fille sage au lieu de seulement faire semblant, j'habiterais avec ma mère et mon père comme tout le monde », dit l'enfant soumise par ses grands-parents à une discipline de fer et à un fatras d'activités de petite fille bien (piano, danse, Jeannettes, église du dimanche, mettre la table, changer les draps, ne jamais pleurer, travailler, travailler, travailler!).

Les jours sont longs, même en biver quand ils sont censés être plus courts; les semaines sont plus longues encore et les mois sont sans fin, je les compte à mesure qu'ils passent mais je ne sais pas vers quoi je compte, la vie est interminable.

Encore une fois, l'histoire pourrait se clore et le lecteur être satisfait d'avoir simplement compris combien le mélange de douleur, de honte et de colère habitant Sadie a pu suffire à lui insuffler plus tard le désir de débusquer et de comprendre le Mal. Encore une fois, cependant, ce serait réduire le roman de Nancy Huston à une suite d'histoires de cas sans profondeur, alors que c'est tout le contraire. Et la dernière partie en sera l'étonnante démonstration (on ne la révélera pas).

Avant les six ans de Sol, il y aura eu l'enfance de Randall, celle de Sadie, celle d'Erra et avant elle encore celle d'autres parents, tant d'univers qui se découvrent telles les batailles derrière les cicatrices, dans les *Lignes de faille*.

Abonnez-vous à **XYZ** LA REVUE DE LA NOUVELLE

et recevez en prime (valeur 20 \$) **Les yeux des autres** (nouvelles) de Michèle Péroquin

Offre spéciale

1 AN / 4 NUMÉROS	
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$	INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$
2 ans / 8 numéros	
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$	INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$
3 ans / 12 numéros	
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$	INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

Retourner à: **XYZ. La revue de la nouvelle**
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 • Téléphone: (514) 525.21.70
Télécopieur: (514) 525.75.37 • Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.asp